

FIGUR

Numéro 26

CONVERSATION AVEC MIMOSA ECHARD

Mai 2020

FIGUR



BISOUFLEUR N°4

Tirage argentique, noyaux de cerise, tissu, colle acrylique, liant acrylique,
65 x 90 cm, 2019.

**CONVERSATION AVEC
MIMOSA ECHARD**



LOVE MOUSTIOUAIRES (DÉTAIL)

Tissu synthétique, colle acrylique, latex, collier, bracelet, chaîne, ruban, cintre, balle en plastique vibrante, pigment, encre, Dimensions variables, 2019.

Rémi Guezodje

Pour commencer, comment as-tu rencontré l'art et comment t'es-tu engagée dans ta pratique artistique ?

Mimosa Echard

J'étais une enfant qui dessine. Il me semble que je me suis intéressée aux artistes et à la peinture depuis toute petite. Ma mère faisait de la mosaïque dans la montagne, ma sœur faisait des études pour construire des décors de théâtre à Sète, elle avait des livres d'Histoire de l'art qui m'intéressaient. J'allais souvent voir des expositions avec mon père qui habitait en ville, d'abord à Lyon puis à Marseille. Mes grands-parents m'emmenaient souvent au Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne.

Adolescente, je me suis rapidement intéressée aux fanzines et à la sérigraphie. J'ai mis un peu de temps à me dire que j'allais être artiste moi-même parce que je ne me rendais pas compte que c'était possible. Les artistes étaient pour moi comme des figures irréelles. Concernant mes études, j'ai fait un bac arts appliqués à Marseille, que je ne trouvais pas très intéressant, mais je me souviens être allée à la biennale de Lyon en 2003 avec ma classe. J'y ai vu l'installation *Sod & Sodie Sock* de Mike Kelley/McCarthy, qui était interdite aux moins de seize ans. J'avais menti sur mon âge pour y entrer. J'ai été bouleversée par cette pièce, c'était aussi la première fois que je comprenais l'idée d'une collaboration entre deux artistes.

Il y a aussi quelques livres qui m'ont vraiment marquée et que je me souviens avoir empruntés un peu par hasard dans une bibliothèque des quartiers nord de Marseille. Ces livres portaient principalement sur des artistes comme Carolee Schneemann ou Ana Mendieta, qui m'ont instantanément captivée. J'aimais ces histoires de corps, de sang, de douleur, de désir et de sexualité.

J'avais fait du design pour le bac, je faisais aussi des fanzines, et j'étais assez proche de l'atelier de sérigraphie le Dernier Cri à Marseille — j'y avais fait mon stage. Je suis entrée à l'École des Arts Décoratifs de Paris et j'ai donc choisi la section « image imprimée ». En réalité, on faisait plus de l'illustration que de l'image et ça ne m'intéressait pas vraiment. J'ai ensuite rencontré Clarisse Hahn, avec qui j'ai commencé à faire de la vidéo et à filmer mon village. Puis l'artiste Jean-Luc Blanc qui était mon professeur et qui est devenu un des plus proches amis avec qui je collabore très régulièrement, notamment au sein de notre fanzine Turpentine, fondé avec Jean-Luc et Jonathan Martin en 2010. C'est notamment grâce aux discussions que j'ai eues avec eux que je me suis plongée dans ma pratique artistique.

Rémi Guezodje

Une forme d'archéologie anticipée semble se dégager de ta série *A/B*. Sur ces différents panneaux, tu composes à partir de ce qui pourrait être les vestiges ou les déchets d'une civilisation pas encore tout à



A/B N°24 (DÉTAIL)

Pillule contraceptive, Lécithine, Vitamine E, B9, taurine, Omega 3, Coenzyme Q, compléments alimentaires pour la peau et la fertilité, 2017.

fait disparue. Considères-tu porter un regard anthropologique sur les choses qui t'entourent ?

Mimosa Echard

Je n'y pense pas vraiment lorsque je crée les pièces. Il est vrai que les objets que j'utilise sont fossilisés, mais je travaille surtout sur la sensation que cela provoque. Je pense aux émotions très fortes que l'on peut ressentir, par exemple face à certains films de sciences-fiction. Dans *La planète des singes*, on comprend que le monde contemporain est englouti lorsque l'on voit la statue de la Liberté ensevelie, et c'est très puissant. La présupposée péremption des objets est un curseur avec lequel je joue souvent. Dans la série *A/B*, tout est très lié au corps, au maquillage et à ces choses synthétiques que sont les faux ongles ou la cire dépilatoire, sorte de réplique très sophistiquée de la cire d'abeille qui a, par ailleurs, des couleurs proches de celles du corps. Le jeu de relations entre les objets que j'utilise n'est pas forcément lié à notre monde contemporain ou à une civilisation en particulier, mais est davantage écrit comme un poème avec des systèmes de relations très spécifiques.

Rémi Guezodje

Toujours dans la série *A/B*, on a l'impression que les objets assemblés l'ont été par hasard, alors que dans l'installation présentée lors de l'exposition « *Le Nouveau Monde Industriel* », tout semble

plus installé et donc pensé à l'avance. Fais-tu une différence entre tes installations et les panneaux que tu réalises ? Comment abordes-tu la question de la composition ?

Mimosa Echard

Pendant longtemps, je n'ai pas su de quel côté montrer les pièces de la série *A/B*. Il y a à la fois le côté séduisant et *glossy* d'une face et l'autre côté, plus rugueux, grumeleux et chaotique. La composition est pour moi un jeu d'équilibre entre un geste très maîtrisé et quelque chose de plus aléatoire, voire nonchalant. Mais il est évident que mon travail reste très composé, je crois que l'intention doit s'effacer pour que mon travail reste fluide.

Les pièces de la série *A/B* sont réalisées à plat par dripping, je laisse s'écouler la matière pour en laisser apparaître les coulures sur la surface en plexiglas. Je n'ai désormais plus besoin de lever les châssis des boîtes en plexiglas qui contiennent les objets pour me repérer dans la composition du panneau. Comme si je savais tout en ne sachant pas ce qu'il se passe sur le panneau et quelle sera l'image définitive.

Quant au « *Nouveau Monde Industriel* », j'avais montré les pièces à plat avec les matériaux autour, comme pour décomposer le processus de création de la série *A/B*. Cette installation m'a permis de commencer à faire de la peinture dans l'espace. C'est un désir que j'avais depuis assez longtemps et que j'ai continué à explorer



MAD

Vue de l'exposition « *Le Nouveau Monde Industriel* », Galerie Continua, Les Moulins, France, 2016.



MAD

Vue de l'exposition « *Le Nouveau Monde Industriel* », Galerie Continua, Les Moulins, France, 2016.



MAD

Vue de l'exposition « *Le Nouveau Monde Industriel* », Galerie Continua, Les Moulins, France, 2016.

notamment dans l'installation *Pretty Anna*, à Séoul.

Rémi Guezodje

Si le visiteur s'approche de ces panneaux — ou d'autres de tes travaux, il verra de nombreux objets très différents, des gélules, des faux-ongles, des feuilles séchées, des coquilles d'escargots, des paillettes... Comment sélectionnes-tu les objets que tu utilises ?

Mimosa Echard

Soit je collecte les objets directement dans la nature, soit ce sont des marchandises produites par l'industrie. Pour *A/B*, il y a un processus de sélection particulier puisque les relations entre les éléments sont assez précises, j'ai choisi des plantes médicinales que j'aime pour leurs vertus, beaucoup de choses viennent du village où j'ai grandi. Une sorte de collaboration s'est mise en place sur plusieurs années : les habitants collectent des matériaux pour moi et je reçois ensuite des boîtes avec des insectes et des plantes. J'achète aussi sur internet des noyaux de cerises et des gélules, puis à Londres, dans les parapharmacies, je me procure des médicaments de fertilité et d'autres censés favoriser la croissance des cheveux. Une amie médecin me prescrit aussi des pilules contraceptives que j'achète en pharmacie. Je ramasse également moi-même mes plantes quand je vais dans les Cévennes. Je suis attentive quand je me balade, et je passe beaucoup de temps dans les magasins de tous



OLLLOLL

Objets de massages, corde synthétique,
Dimensions variables, 2018.

types, le plus souvent dans les magasins où tout est à un ou deux euros, les Bazars, mais peu les puces finalement. Je ne m'intéresse pas au vintage.

Rémi Guezodje

L'esthétique des objets déjà utilisés ne t'intéresse pas ?

Mimosa Echard

Il y a pour moi quelque chose de curieux dans l'actualité d'un objet. C'est quelque chose de très vif, un mélange de décision, de fabrication et d'une production qui se passe dans une immédiateté extrême. J'aime agir sur des choses sur lesquelles nous n'avons quasiment pas de recul. C'est peut-être pour ça que l'industrie de marchandises ou l'industrie culturelle, comme la pop, m'intéressent. J'aime réfléchir à la manière dont les idées se transforment en objets, comment elles sont injectées dans d'immenses circuits qui finissent par les dépasser. C'est aussi en cela que les lieux de ventes de marchandises un peu cheap sont souvent intéressants : il y a une hybridation d'esthétiques et d'idées encore plus foisonnante puisque rien n'est pensé pour durer. Ce sont des endroits qui cristallisent assez bien les flux. Je pense que c'est aussi la raison pour laquelle je m'intéresse aux cosmétiques ou à des objets en relation avec le corps : il s'en dégage une certaine tension entre l'esthétique et les idées sous-jacentes.

Rémi Guezodje

La question de la composition rejoint directement celle de la forme, or il me semble que ton travail répond d'un aspect antiformel.

Ce que Robert Morris définit comme relevant de l'antiform est la possibilité pour l'artiste d'aller au-delà de la vue, de donner toute son importance au processus de création et d'être en empathie avec la matière, de respecter son mouvement. Dans ta propre manière de travailler, l'idée préexiste-t-elle à la forme ?

Mimosa Echard

Je pense que les idées se trouvent dans le processus lui-même.

Je porte un intérêt tout particulier à la plasticité, mais je ne mets pas de côté l'idée, ce sont des mécanismes conjoints dans mon travail.

Il est vrai que c'est souvent le rapport à la matière qui déclenche chez moi tout le mécanisme formel et intellectuel. Avec un peu de recul, je me rends compte que certaines formes correspondent à des idées qui m'obsèdent et que je cherche à mettre en place depuis longtemps. Mais les deux se rejoignent vraiment pour finir par exister dans l'atelier. J'ai mis longtemps à le comprendre, car je pensais que je procédaient de manière beaucoup plus aléatoire.

Je crois que c'est la rencontre qui permet aux choses plastiques d'exister.

Mais l'empathie que je peux ressentir vis-à-vis de la matière est ce qui permet aux pièces de se dérouler, à la pensée d'exister. Je me suis



LOVE MOUSTIQUAIRE

Tissu synthétique, colle acrylique, latex, collier, bracelet, chaîne, ruban, cintre, balle en plastique vibrante, pigment, encre, Dimensions variables, 2019.



LOVE MOUSTIOUAIRES (DÉTAIL)

Tissu synthétique, colle acrylique, latex, collier, bracelet, chaîne, ruban, cintre, balle en plastique vibrante, pigment, encre, Dimensions variables, Photographie : Johanna Benainous, 2019.

coupée des matériaux pendant la résidence que j'ai effectuée au Japon cette année. J'avais décidé de faire de la vidéo, donc mon rapport à la matière était très différent et c'est une nouvelle forme de sensualité que j'ai découverte. C'est au sein de l'atelier que ma pratique existe et prend son sens : c'est là que je déplace les objets, les travaille, les infuse les uns dans les autres...

Rémi Guezodje

Dans un grand nombre de tes séries, la matière première utilisée est un mélange de différents ingrédients pouvant évoquer une bouillie. Ton atelier est très important pour toi, presque comme un laboratoire... Que penses-tu de la figure politique et contemporaine de la sorcière ?

Mimosa Echard

Le poison et l'antidote traversent mon travail, notamment dans le rapport que j'ai à la matière, que ce soit à travers les liquides corporels ou non, du lait, du sang ou de la salive. J'utilise souvent du liquide et je pense que les mélanges que je prépare pourraient effectivement s'apparenter à des potions.

La sorcière est un personnage très complexe. J'aime son côté antisystème, et je trouve très intéressante l'idée d'un contre-pouvoir féministe qui passerait notamment par la connaissance de son propre corps, comme par l'étude des plantes et de leurs effets.



Vue de l'exposition « *LUCA* » co-réalisée avec Michel Blazy,
Dortmunder Kunstverein, Dortmund, Allemagne, Photographe : Simon Vogel, 2019.



Vue de l'exposition « *LUCA* » co-réalisée avec Michel Blazy,
Dortmunder Kunstverein, Dortmund, Allemagne, Photographe : Simon Vogel, 2019.

J'ai cinq sœurs, et cette chose qui se passe entre nous m'inspire beaucoup. J'imprime des images que m'envoient mes sœurs sur un groupe de messagerie et j'ai commencé à les mettre en relation avec de la peinture. Même si elles apparaissent parfois dans mon travail, je n'ai pas encore parlé d'elles de manière directe. J'aimerais bien consacrer une exposition à notre sororité puisqu'elle occupe une place très importante dans mon quotidien.

Rémi Guezodje

La série *Species* tire son nom du film de science-fiction américain du même nom dans lequel une femme alien se donne pour but d'engendrer une progéniture très invasive. Cette série tisse un lien fort entre la séduction, la sensualité et le danger lié à la contamination. Pourquoi t'intéresses-tu aux formes que peut prendre l'équivoque ?

Mimosa Echard

Ce qui est équivoque m'apparaît plus complexe. Je pense que c'est toujours un travail d'équilibre que j'essaie de trouver entre le dégoûtant et le séduisant. J'essaie de trouver cet endroit pour l'objet, toujours entre plusieurs états qui le font exister de manière étrange et mystérieuse. Cette quête sensuelle se retrouve aussi dans le rapport que nous entretenons avec notre propre corps et avec le monde. Vis-à-vis du sens, j'essaie de faire en sorte que l'objet soit

suffisamment ambigu pour qu'on ne puisse pas le nommer et qu'il échappe au langage.

Rémi Guezodje

En ce qui concerne la série *Species*, elle fait également appel à des champs iconographiques éloignés et a priori opposés, les symboles féminins stéréotypés rencontrent la viscosité et la noirceur des références apocalyptiques. Ce qui se retrouve particulièrement dans tes sculptures en forme d'étoiles ou de bouteilles de lessives recouvertes de mousse.

Mimosa Echard

Les bouteilles de lessive traînaient dans atelier de Michel Blazy et il a bien voulu me les donner. Je m'intéresse depuis longtemps aux emballages et aux coques de protection. Sur le plan de la séduction, ces deux bouteilles de Mir étaient assez fascinantes : le contraste entre le rose nacré et le noir mat m'a tout de suite frappé, il y avait quelque chose de formellement beau déjà dans le packaging.

Au même moment, je faisais cette série nommée *Species* en pensant au film où une femme alien vient sur terre pour se reproduire.

La série partait donc aussi de l'idée de reproduction, d'expansion et d'une sexualité féminine potentiellement dangereuse.

En parallèle, je préparerais une mixture qui découlait de l'univers de la science-fiction, comme une créature non identifiée qui laisse du



SPECIES, MIR BLACK & MIR LAINE ET DELICATS

Lichen, perles en verre, colle acrylique, fleur d'amarante, anneaux métalliques,
27 × 13 × 4 cm chacune, 2018.

gel derrière son passage. J'aimais l'idée d'un jus un peu girly tout aussi fascinant que répugnant, composé de perles et de paillettes. J'y ai aussi intégré des choses qu'on avale et qu'on crache comme des noyaux de fruits, plus orientées vers l'intérieur du corps. Cette matière spéciale, mélange de colle et de latex, aurait pu continuer à se répandre sur de grandes surfaces dans mon travail.

Rémi Guezodje

Tu emploies régulièrement des symboles pop dans ton travail, comme les étoiles, les mangas, le poster de Tolkien que tu utilises dans l'exposition « *Cracher une image de toi* », ou tout simplement les matières plastiques et les couleurs criardes. Quel rapport entretiens-tu à la pop culture ?

Mimosa Echard

En termes plastiques, la pop a quelque chose de très industriel et brillant, j'aime donc la confronter à des matériaux plus terreux. C'est encore une fois une histoire de vibration et d'équilibre. La pop est un élément de langage faisant partie de cette poésie qui s'apparente à une bouillie ou une compote, et que je tente de déployer au fil de mes séries. Sans hiérarchie, elle s'incorpore dans ce collage très composite au même titre qu'une coquille vide d'escargot.

Rémi Guezodje

La série de statuettes appelées *Nymphes* est fabriquée en partie à base de cire dépilatoire, mais les moules prennent la forme de vibromasseurs et font ainsi écho aussi bien au plaisir féminin qu'aux cosmétiques, deux idées parfois présentées en opposition, mais que tu choisis de confronter formellement dans tes sculptures.

Cherches-tu à rendre visible l'implication politique que peuvent avoir certains objets du quotidien ?

Mimosa Echard

Concernant les *Nymphes*, il faudrait délimiter plusieurs couches de significations. L'objet qu'est le vibromasseur fait formellement penser à une nymphe, ce stade entre la larve et l'insecte qui forme une carapace étrange, molle à l'intérieur et dure à l'extérieur, presque thermomoulée. Il y a ensuite les Nymphes de la mythologie, ces femmes vivant à moitié nues dans un milieu aquatique. Si on tape le mot Nymphe dans le moteur de recherche Google, le résultat est très beau, on y voit des images et peintures assez kitsch de femmes nues et des larves étranges d'insectes en tous genres. Cette série rassemble de la mythologie, de la biologie, des packagings industriels et des vibromasseurs. À ce propos, il est important de souligner qu'un vibromasseur n'est pas une réplique du membre masculin, ce n'est pas un gode. Il ne pénètre pas le corps féminin, mais produit des vibrations qui déclenchent du plaisir.



NYMPHE

Cire à épiler, Achillea, ginseng, lichen, papillon, marbre de verre, 14 × 4 cm,
Photographie : Rebecca Fanuele, 2015.



NYMPHE

Cire à épiler, Achillea, ginseng, lichen, papillon, marbre de verre, 14 × 4 cm,
Photographie : Rebecca Fanuele, 2015.

J'aimais cette idée de vibration vis-à-vis du plaisir féminin, mais aussi des insectes, de leur battement d'ailes, de leur sonorité et de leur fonctionnement mystérieux. Les *Nymphes* sont pour moi des pièces très douces.

Rémi Guezodje

Comment as-tu eu envie de travailler avec les personnes qui vivent toujours dans le village dans lequel tu es née, que ce soit par la collecte d'objets, ou par la visibilité que tu leur offres dans ta vidéo *The People*, une vidéo qui présente des images sensibles et complexes d'une forme de ruralité, peut-être alternative, peu représentée et souvent caricaturée ?

Mimosa Echard

La collaboration s'est mise en place quand je suis arrivée à Paris dans un contexte sociologique extrêmement bourgeois. J'ai eu besoin de filmer mon village, les gens, ma famille, c'est la première chose qui m'est venue en tête. Je les ai filmés de manière obsessionnelle pendant dix ans. Je cherchais beaucoup de choses à ce moment-là, notamment plastiques. Ce film est aussi une matrice de mon travail, il y a de nombreux éléments qui le rythment et qui se retrouvent dans ma pratique plastique. Je cherchais aussi à saisir la manière dont tous ces objets a priori divergents vibrent entre eux. Cela vient aussi de l'enfance, quand je regardais MTV alors que j'habitais dans

un monde très sauvage, il y a quelque chose de décalé, voire de quasiment violent dans cette rencontre entre cette culture télé et la nature.

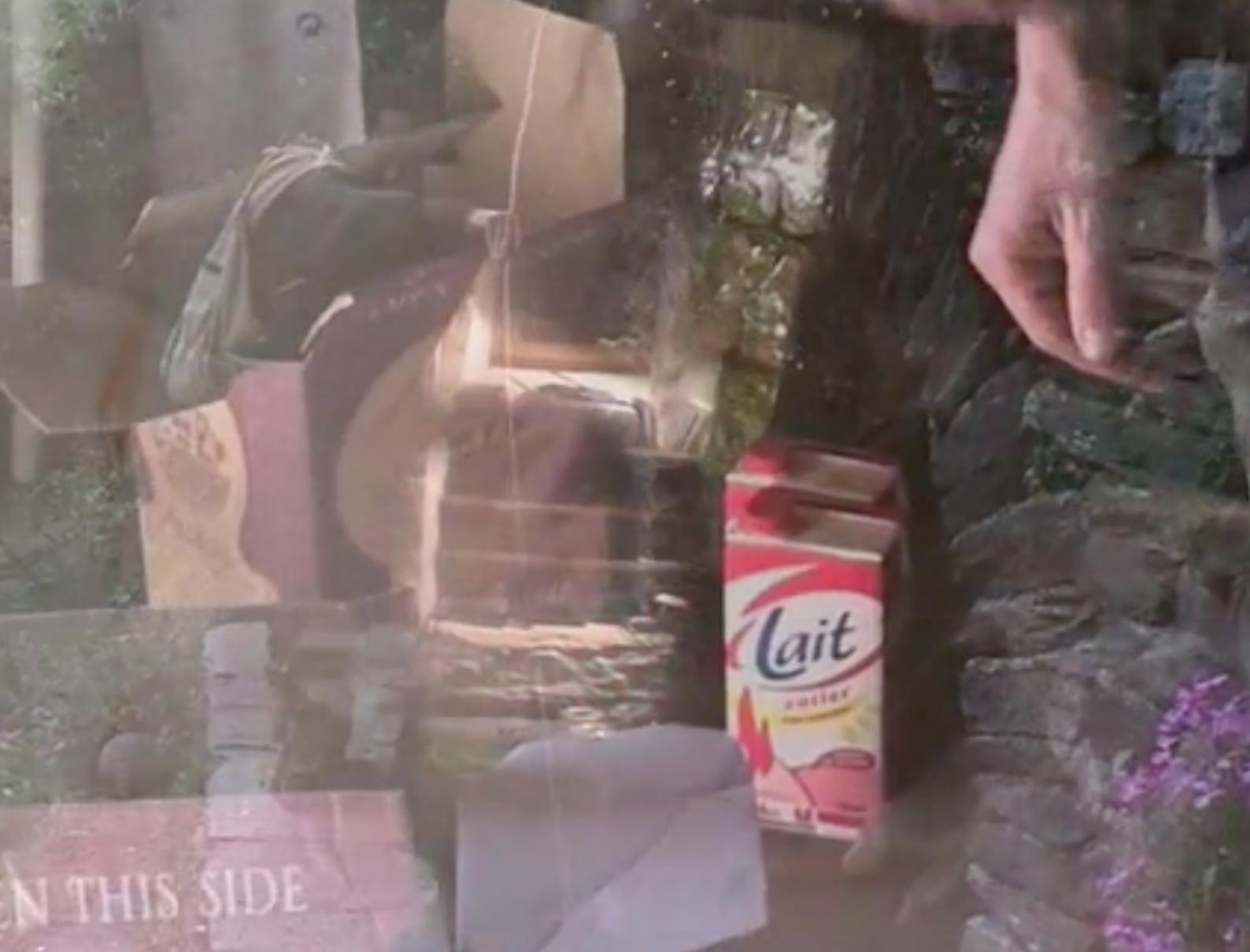
Les Cévennes sont aussi un endroit particulier où les protestants se cachaient, je trouve l'atmosphère particulièrement étrange. Toutes ces choses m'ont toujours fascinée et des images m'ont marquée : les boîtes de maquillages dans lesquelles les araignées avaient fait leurs nids, la nature qui se mêle à nos objets du quotidien, l'intérieur domestique et l'extérieur sauvage qui s'emboîtent et se mangent un peu l'un l'autre. La rencontre d'une culture et d'une esthétique psychédélique avec le monde très formaté et industriel de mon adolescence traverse toujours mon travail. C'est important pour moi de montrer cette vie qui s'est construite là-bas, comme un contrepoint de ce que je vis à Paris.

Rémi Guezodje

Tout en gardant cette idée de filtre sensible et très subjectif, puisque la vidéo fonctionne sur un jeu de superpositions d'images saccadées, comme des souvenirs entremêlés...

Mimosa Echard

Initialement, je filmais dans l'idée de tourner un documentaire portant sur ma génération. Je me demandais comment nous avions vécu ce mode de vie singulier, radicalement en dehors de la société,



THE PEOPLE

Film, 120 min, 2016.



THE PEOPLE

Film, 120 min, 2016.

sans que nous ne l'ayons jamais choisi. J'ai commencé à interviewer mes sœurs, puis mes amis, et je suis très vite entrée dans une forme de sensualité avec l'image. Ces entretiens ressemblaient à des « séances », dont beaucoup se passaient chez mon ami Laurent, qui vivait dans une tente militaire en forêt. Comme j'ai filmé pendant dix ans, certains motifs étaient récurrents : l'eau, les fleurs, mes sœurs, mes nièces.

J'ai conservé cette matière pendant longtemps sans l'utiliser. C'est seulement lorsque j'ai commencé la série *A/B* que les différents fils que j'avais commencé à tirer ont fini par se toucher.

J'ai superposé et mélangé les images. Je me suis dit que tout allait couler comme une rivière, qu'il n'y aurait plus aucun propos et que ce serait une expérience purement sensible et physique. Même s'il dure deux heures, je crois que le film n'est pas ennuyeux...

L'idée a porté ses fruits.

Finalement, les animaux, les plantes, les humains, la techno — c'était aussi une grande époque de fête —, tout ça se mélange très bien. Dix ans se sont écoulés entre les premières images et aujourd'hui, les gens ont vieilli. Je suis contente d'avoir fait cette pièce, car elle me semble échapper à la nostalgie du film de famille. J'ai envie qu'il demeure vif, c'est une pièce très importante pour moi.



THE PEOPLE

Film, 120 min, 2016.

Rémi Guezodje

Tes séries *A Discussion With Trash* et *I Still Dream Of Orogonon* évoquent une forme de schizophrénie liée à la distinction, éculée, entre le naturel et l'artificiel. Dans l'une, tu figes des insectes et différents rebuts dans des moules de bidons d'essence en résine, dans l'autre, le visiteur peut s'assoir dans ce qui, de loin, ressemble à des déchets. Le choc visuel semble révéler une aporie au bord de l'indicible. Quel lien fais-tu entre ton travail et l'écologie ?

Mimosa Echard

C'est très ambigu, car ces pièces peuvent résonner de cette manière alors que les deux titres et le mot « *trash* » — déchet —, sont directement inspirés d'un livre, *In Watermelon Sugar*, de Richard Brautigan avec lequel j'ai beaucoup travaillé. Le livre s'appuie sur son expérience dans une communauté alternative. Par exemple, lorsque j'ai montré pour la première fois la série *A/B*, l'exposition s'appelait « *i-Death* » qui est le nom du village dans le livre, un des personnages s'appelle aussi Trash.

Les deux séries évoquées sont également très liées au film *The People*. On y retrouve des objets qui apparaissent dans le film et qui se retrouvent figés dans les chaises.

Il est certain que leur caractère de déchets a aussi été un critère de sélection pour moi, mais il y avait aussi des objets du quotidien comme du tabac, des peaux de mouton, des colliers un peu hippies,



I STILL DREAM OF OROGONON

Feuilles de cuivre, or, argent, lotus en cristal, quartz blanc, noyaux de cerises, pêches, amandes, mousse végétale, lichen, cachets Advill, Aspirine, vitamine C, monnaie : centimes d'euros, œufs de lompe ou œufs de saumon, pierre d'alun, aluminium, pavot médicinal, champignon noir, chaîne d'acier, chaîne plaquée or, chaîne d'aluminium, piles, câbles usb, panneaux solaires, perles en verre, pyrite, cristal de roche, améthyste, coquilles d'escargot, fougères, camomille, sang de bœuf, mue de cigale, cigale, cristaux de sel, millepertuis, achillée, Lacyfluid, perles en plastique, collier Claire's, ginseng, batterie Nokia, algues d'eau douce, port usb, argile verte, rouge/blanche, résine de dragon blood, pomme, cloporte; scarabée, papillon, tabac, bracelet de laiton, miroir convexe, gel de silice, sauge, ampoule d'artichaut, lait de vache entier, œufs de poule, panneaux solaire, lavande, bouchon de rouge à lèvre Nivea, bague qui change de couleur, badge rouillé, adaptateur Apple, résine epoxy,

Dimensions variables, Photographie : Mimosa Echard, 2016.



I STILL DREAM OF OROGONON

Feuilles de cuivre, or, argent, lotus en cristal, quartz blanc, noyaux de cerises, pêches, amandes, mousse végétale, lichen, cachets Advill, Aspirine, vitamine C, monnaie : centimes d'euros, œufs de lompe ou œufs de saumon, pierre d'alun, aluminium, pavot médicinal, champignon noir, chaîne d'acier, chaîne plaquée or, chaîne d'aluminium, piles, câbles usb, panneaux solaires, perles en verre, pyrite, cristal de roche, améthyste, coquilles d'escargot, fougères, camomille, sang de bœuf, mue de cigale, cigale, cristaux de sel, millepertuis, achillée, Lacyfluid, perles en plastique, collier Claire's, ginseng, batterie Nokia, algues d'eau douce, port usb, argile verte, rouge/blanche, résine de dragon blood, pomme, cloporte; scarabée, papillon, tabac, bracelet de laiton, miroir convexe, gel de silice, sauge, ampoule d'artichaut, lait de vache entier, œufs de poule, panneaux solaire, lavande, bouchon de rouge à lèvre Nivea, bague qui change de couleur, badge rouillé, adaptateur Apple, résine epoxy,

Dimensions variables, Photographie : Aurélien Mole, 2016.

des bracelets qui venaient d'Inde...

I Still Dream of Orgonon est une série de sculptures, de moulages dans des bouteilles d'eau et des bidons. Le titre vient des paroles de la chanson *Cloudbusting* de Kate Bush qui parle de l'arrestation de William Reich. Je m'intéressais à cette relation entre William Reich, la pop culture et le New Age. Il existe des objets New Age appelés Orgonites inspirés des recherches de William Reich sur l'énergie orgasmique. Je me suis inspirée de ces objets et de leur procédé de fabrication pour réaliser cette série. Le procédé fonctionne par stratification de différentes couches de matériaux (organique, minéraux, spirales, cristaux...). Dans mes pièces, ce sont les bijoux et les piles qui prennent la place du métal, j'ai aussi mis des pilules, du lait et du sang... Pour ce qui est de l'écologie, c'est assez ambigu puisque la résine est un matériau très polluant, ce sont des pièces violentes, elles ont une part sombre.

Rémi Guezodje

Dans tes mélanges de matériaux, tu intègres parfois des objets précieux et délicats comme les perles de culture, la soie, l'organza ou la feuille d'or pour *I Still Dream of Orogonon*. Dans ta série *Powder Room* exposée à Tokyo, tu fais référence à l'univers de la beauté et de la préparation comme motif de la transformation, cherches-tu à sublimer les objets, à les sortir d'une forme de trivialité ?



I STILL DREAM OF OROGONON

Feuilles de cuivre, or, argent, lotus en cristal, quartz blanc, noyaux de cerises, pêches, amandes, mousse végétale, lichen, cachets Advill, Aspirine, vitamine C, monnaie : centimes d'euros, œufs de lompe ou œufs de saumon, pierre d'alun, aluminium, pavot médicinal, champignon noir, chaîne d'acier, chaîne plaquée or, chaîne d'aluminium, piles, câbles usb, panneaux solaires, perles en verre, pyrite, cristal de roche, améthyste, coquilles d'escargot, fougères, camomille, sang de bœuf, mue de cigale, cigale, cristaux de sel, millepertuis, achillée, Lacyfluid, perles en plastique, collier Claire's, ginseng, batterie Nokia, algues d'eau douce, port usb, argile verte, rouge/blanche, résine de dragon blood, pomme, cloporte; scarabée, papillon, tabac, bracelet de laiton, miroir convexe, gel de silice, sauge, ampoule d'artichaut, lait de vache entier, œufs de poule, panneaux solaire, lavande, bouchon de rouge à lèvre Nivea, bague qui change de couleur, badge rouillé, adaptateur Apple, résine epoxy,

Dimensions variables, Photographie : Aurélien Mole, 2016.

Mimosa Echard

Pour *Powder Room*, il s'agit d'images sophistiquées qui viennent de plusieurs magazines japonais sur le maquillage. Dans les centres commerciaux au Japon, on retrouve des panneaux « Powder Room » qui indiquent des pièces faites pour se remaquiller, mais qui peuvent aussi évoquer la drogue.

Les matériaux que j'utilise ont toujours une histoire particulière.

Les perles de culture, vraies ou fausses, émanent d'une sécrétion incroyable de matière. Les perles de verre sont précieuses, mais peuvent paraître assez cheap, ou faire penser à du pollen.

Les matériaux rares en eux-mêmes ne m'intéressent pas tant que ça, sauf s'ils ont un lien avec un processus biologique ou de croissance.

Par exemple, pour la feuille d'or, c'était un peu un accident. Il y en avait dans la série *I Still Dream of Orogonon* parce qu'elle faisait partie de la catégorie minérale. L'or n'a pas cet aspect biologique toujours en transition, la stabilité du métal est assez inerte et inhabituelle dans mon travail et ne m'intéresse pas tellement.

Rémi Guezodje

L'exposition « *Cracher une image de toi* » à la galerie VNH en 2019 traçait un lien sous-jacent entre l'image et le corps. Au détour d'un parcours presque narratif, le visiteur rencontrait littéralement un patchwork composé de tes souvenirs, d'objets en contact direct avec le corps et d'images aussi bien emblématiques de ton travail que des



Vue de l'exposition « *LUCA* » co-réalisée avec Michel Blazy,
Dortmunder Kunstverein, Dortmund, Allemagne, Photographe : Simon Vogel, 2019.



Vue de l'exposition « *LUCA* » co-réalisée avec Michel Blazy,
Dortmunder Kunstverein, Dortmund, Allemagne, Photographe : Simon Vogel, 2019.

pratiques de consommation actuelles. Tu semblais esquisser le caractère expiatoire des images liées aux fluides et à leur expulsion en dehors du corps. Pourquoi t'es-tu intéressée à la traduction de cette action de rejet de flux en images ?

Mimosa Echard

On retrouve d'abord des images de téléphone. Pour la grande tenture, j'ai utilisé un poster de Tolkien qui appartenait à ma mère, avec lequel j'ai grandi. Pour l'exposition, j'ai imprimé une photo de ce poster qui est ensuite devenue un support sur lequel viennent s'ajouter les couches de différents liquides, puis des images un peu sexuelles qu'on peut aussi trouver dans un téléphone.

Nous parlions d'équilibre tout à l'heure. On pourrait considérer que tout ce qui entré à l'intérieur du corps pourrait ou devrait en sortir. Rien qu'en partant de ce constat, il y a déjà l'idée d'intégrer des choses puis de les distancier. On pourrait aussi faire ce parallèle avec les images : on les intègre presque physiquement, puis il faut les mettre à distance, on prend du recul et on se rend compte de l'influence qu'elles ont sur nos vies. Il me semble que les actions d'avaler et de recracher ont ce potentiel de distanciation. Entre le corps et ce qu'il invente, qu'il projette en dehors de lui-même, il est nécessaire d'introduire du temps et de l'espace, comme s'il fallait aussi digérer les images. Cette exposition m'a aussi permis d'établir un lien de proximité très fort entre mon corps et mon travail.



CHAKRA CRACHAT N°1

Tirage, tissu, impression laser sur tissu, colle acrylique, perles, faux ongles, pilules, coquille d'escargots, fleurs de mimosa, colliers, autocollants, pierre, oeuf, noyau de cerise, pendentif, fleur de clitoris, fil de fer, 300 × 100 cm, Photographie : Johanna Benaïnous, 2019.

Rémi Guezodje

Expulser quelque chose, un fluide, un noyau de cerise, une image, en dehors de soi peut s'apparenter à un acte de soin, une pratique bénéfique ?

Mimosa Echard

Cet aspect existe dans mon travail depuis longtemps, dans la série *A/B*, il y a beaucoup de plantes médicinales, il y a aussi de la pommade dans mes mélanges. J'aime l'idée d'une pommade cicatrisante, d'une mixture réparatrice qui tracerait un lien entre tous les objets que j'utilise, mais aussi entre l'intérieur et l'extérieur du corps et du monde, comme une réconciliation.

Quand je peins ou quand je fais de grands tableaux, j'ai un peu l'impression de faire un lit, comme si je bordais quelque chose. J'ai énormément d'empathie pour les choses avec lesquelles je travaille.

Rémi Guezodje

Est-ce cette même idée que tu déclines dans ta série de photos *Bisoufleur*, qui met en scène une forme de sensualité végétale, avec des orchidées notamment ?

Mimosa Echard

J'avais envie de faire une série amoureuse et sensuelle avec des fleurs.



CRACHER UNE IMAGE DE TOI

Tissu, impression laser sur tissu, noyau de cerise, boucles d'oreilles, latex, colle, 8 × 4.5 m,
Photographie : Johanna Benaïnous, 2019.



CRACHER UNE IMAGE DE TOI (DÉTAIL)

Tissu, impression laser sur tissu, noyau de cerise, boucles d'oreilles, latex, colle, 8 × 4.5 m,

Photographie : Johanna Benaïnous, 2019.



CRACHER UNE IMAGE DE TOI (DÉTAIL)

Tissu, impression laser sur tissu, noyau de cerise, boucles d'oreilles, latex, colle, 8 × 4.5 m,
Photographie : Johanna Benaïnous, 2019.

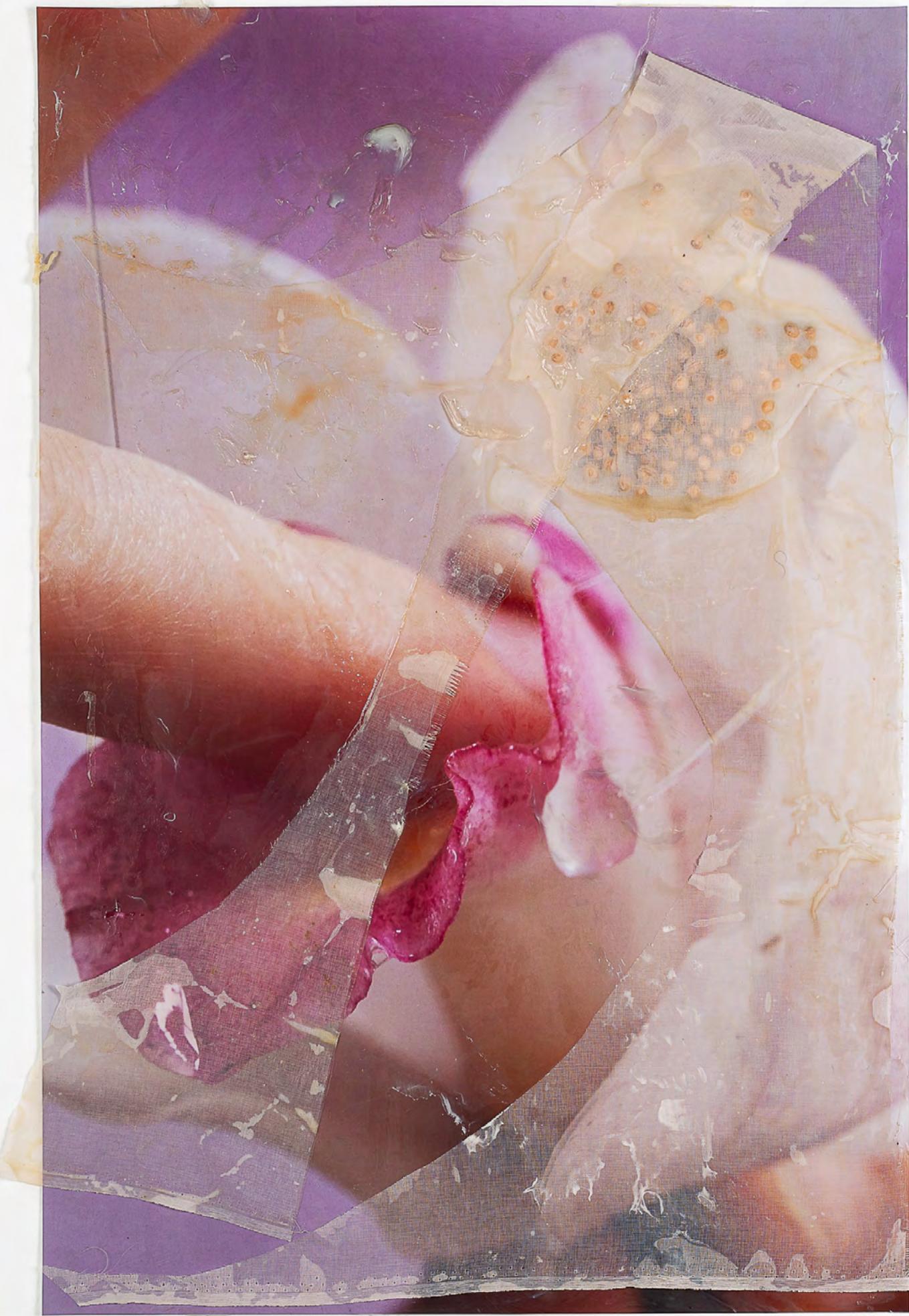
J'ai toujours regardé la nature comme quelque chose de très sexuel. Ce qui est véritablement le cas puisque les fleurs sont des organes sexuels. Quand j'étais petite, je me suis aussi retrouvée à l'hôpital parce que j'avais embrassé une anémone de mer, je ne pouvais pas m'imaginer ne pas entrer en communication tactile avec elle. La sexualité humaine me semble finalement assez limitée, j'ai toujours aimé penser qu'il pouvait y avoir d'autres formes de relations sensuelles avec le monde. Ce sont aussi ces potentielles relations que j'explore quand je travaille.

Les orchidées sont très intéressantes à ce sujet. Étymologiquement, leur nom évoque un organe sexuel et c'est aussi le cas de leur apparence. Leurs stratégies de séduction sont très élaborées à l'égard des insectes et des organismes végétaux qui les entourent, ce qui leur donne une personnalité un peu *kinky*. Elles sont naturellement très rares et difficiles à faire pousser, mais on les trouve partout à cause de la culture industrielle. C'est la plante la plus cultivée et hybridée dans le monde, elle décore les hôtels de luxe et s'achète en supermarché. Biologiquement, elles se servent d'un champignon comme paille alimentaire, car leurs graines n'ont pas d'enveloppe nutritive, lorsque l'homme a compris cela, leur reproduction est devenue très facile. On peut imaginer qu'elles utilisent aujourd'hui l'humain pour se propager et conquérir le monde : il y a des usines gigantesques dédiées à leur production en série.



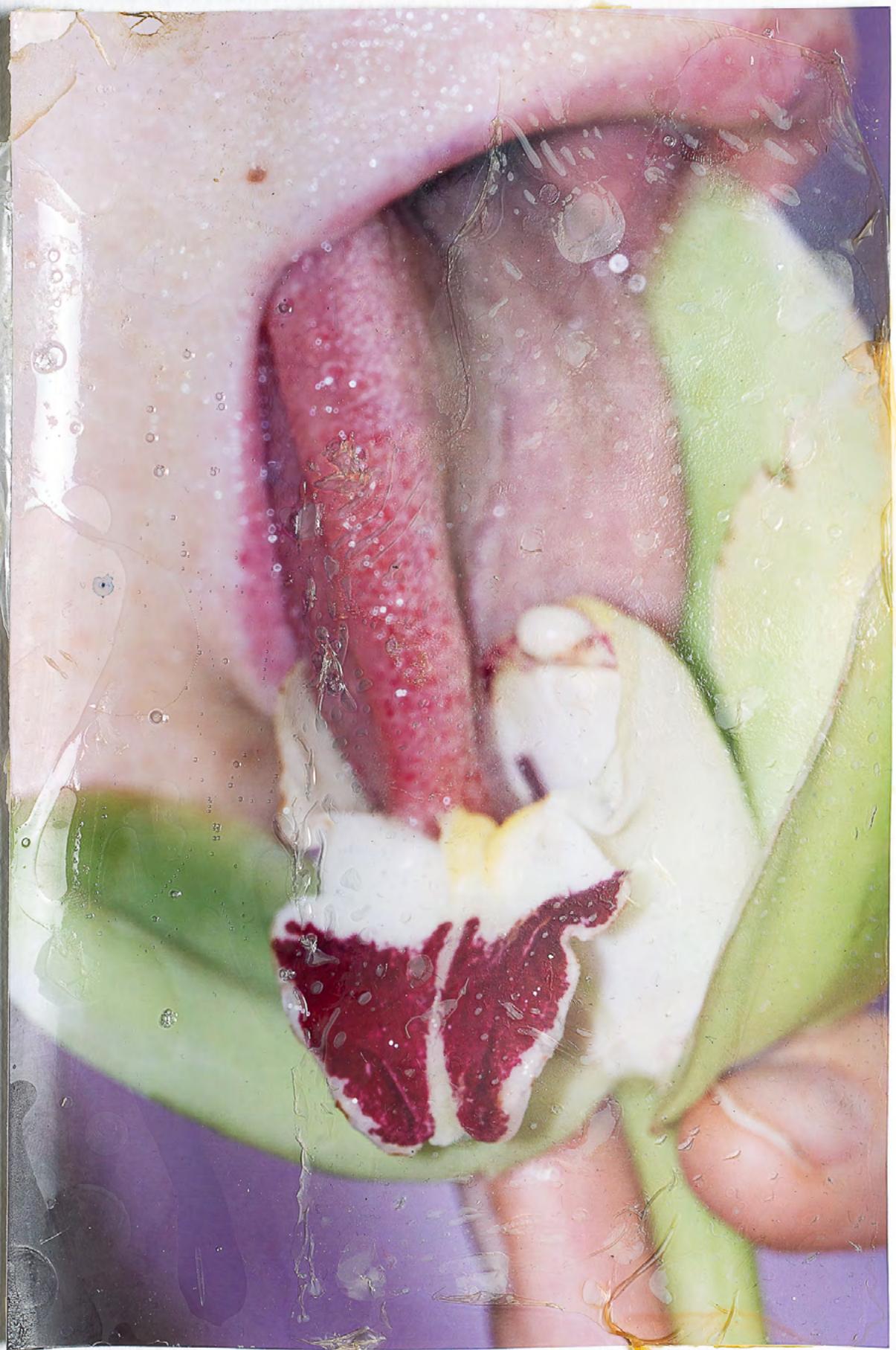
BISOUFLEUR N°2

Tirage argentique, noyaux de cerise, tissue, stickers fluorescent, algue, marijuana, perles, colle acrylique, liant acrylique, 65 × 90 cm, 2019.



BISOUFLEUR N°5

Tirage argentique, noyaux de cerise, tissu, colle acrylique, liant acrylique, 65 × 90 cm, 2019.



BISOUFLEUR N°7

Tirage argentique, noyaux de cerise, tissu, colle acrylique, liant acrylique, 65 × 90 cm, 2019.

Mimosa Echard, Figure Figure 2020
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

INTERVIEW

Rémi Guezodje
Rémi@figurefigure.fr

DIRECTION ARTISTIQUE

Fani Morières
Fani@figurefigure.fr

IDENTITÉ VISUELLE

Thomas Guillemet
Thomas.guillemet.two@gmail.com

www.figurefigure.fr

